



**European
Journal of Turkish Studies**

Social Sciences on Contemporary Turkey

20 | 2015

**Heritage Production in Turkey. Actors, Issues, and
Scales - Part II**

La Cappadoce chrétienne ottomane : un patrimoine (volontairement) oublié ?

Ottoman Christian Cappadocia: a (deliberately) forgotten heritage?

Aude Aylin de Tapia



Éditeur
EJTS

Édition électronique

URL : <http://ejts.revues.org/4934>
ISSN : 1773-0546

Référence électronique

Aude Aylin de Tapia, « La Cappadoce chrétienne ottomane : un patrimoine (volontairement) oublié ? », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 02 avril 2015, Consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://ejts.revues.org/4934>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

© Some rights reserved / Creative Commons license

La Cappadoce chrétienne ottomane : un patrimoine (volontairement) oublié ?

Ottoman Christian Cappadocia: a (deliberately) forgotten heritage?

Aude Aylin de Tapia

Introduction

- 1 Les traditions s'inventent, se réinventent, l'histoire s'écrit, est réécrite. Le patrimoine est présent, témoin d'une histoire passée, parfois exaltée, parfois occultée, parfois oubliée. Par leur présence sur un territoire et dans les mémoires et par la flexibilité de leur interprétation, les traditions, l'histoire et le patrimoine sont des éléments clés de la définition des idéologies nationales. La notion de patrimoine a transcendé son sens premier d'héritage familial, parallèlement à la formulation des premières idéologies nationales. Le patrimoine se voit alors conférer un rôle central dans la recherche d'unité nationale, offrant à la production de mythes des origines et au récit national, un support visuel et palpable facilitant l'adhésion des peuples que l'on veut nationaux (West et Ansell 2010). Ainsi, « non seulement l'idéologie nationaliste façonne l'idée de patrimoine, mais elle agit sans cesse sur sa compréhension, en se servant des monuments à ses propres fins ». (Popescu 2005).
- 2 Le patrimoine, témoin présent du passé, apparaît sous la forme d'une « pratique discursive », par laquelle la nation construit sa propre « mémoire collective sociale » (Hall [1999] 2008 : 221). En Turquie, à cette approche nationale (et nationalisante) du patrimoine s'est rapidement adjointe une volonté forte de mise en tourisme d'une géographie reconnue mondialement pour son patrimoine historique. Cependant, la conjugaison de ces deux regards ne se fait pas sans difficultés.
- 3 Le rapport au passé, à l'histoire et au territoire a toujours été complexe en Turquie. Faut-il considérer cette complexité comme la conséquence d'une difficile concordance entre la nation turque (et son récit), son territoire et son patrimoine ? On aperçoit cette difficile

concordance à travers les reformulations successives du récit national. Avec la fondation de la République, la volonté de faire table rase du passé ottoman et de forger des racines anatoliennes au peuple turc a généré l'invention de mythes des origines et l'écriture d'une histoire nationale légitimant la présence turque sur le territoire anatolien, en faisant découvrir aux Turcs leurs ancêtres hittites tout en présentant l'Empire byzantin comme une parenthèse de décadence. Ce récit historique, difficilement (sou-)tenable, a ensuite fait place à une nouvelle réécriture mettant cette fois en avant la « synthèse turco-islamique » fondée sur les racines islamiques de la Turquie (Copeaux 1998) se transformant ensuite en ce que l'on pourra appeler une « renaissance ottomaniste » (et que l'on présente parfois sous le terme de *néo-ottomanisme*) insistant sur le passé glorieux de l'Empire ottoman jusqu'alors déconsidéré. Ces différentes versions du récit national ont finalement peu à voir avec les réalités historiques, évitant cahin-caha certains sujets peu aisés à incorporer comme par exemple le passé byzantin ou les caractères pluriculturel, -ethnique et -religieux de l'Anatolie turco-ottomane. Que ce soit à travers le spectre du kémalisme, ceux de la synthèse turco-islamique ou de l'ottomanisme, dans les écoles turques, le passé byzantin de l'Anatolie, reste dans les abîmes de l'histoire (si ce n'est pour mentionner la décadence de l'Empire byzantin) tandis que l'histoire anatolienne ne commence vraiment qu'avec la « transformation de l'Anatolie en une patrie turque » (Copeaux 1998 : 205).

- 4 Face à ces histoires nationales, les patrimoines anatoliens jouent les perturbateurs et la symphonie nation-histoire-patrimoine continue à être pour le moins dissonante. L'accordage reste à faire pour la société turque dont la conscience patrimoniale est encore limitée malgré des évolutions récentes. Dans le cas de l'Anatolie, les monuments témoignant d'une présence chrétienne pluriconfessionnelle plus ou moins récente ne se conforment pas aux récits nationaux, qu'il s'agisse du récit kémaliste ou de la synthèse turco-islamique. Que faire de toutes ces églises qui ont appartenu à des populations non-musulmanes, et/ou « non-turques » ? Certes, la conversion des églises en mosquées a pu partiellement faciliter le camouflage de ce patrimoine non-musulman. Cette solution a été mise en œuvre dans différentes régions de Turquie, à Istanbul bien sûr mais aussi en Cappadoce. Une autre solution a été – et on ne s'en est souvent pas privé – de détruire et dissimuler ces vestiges du passé mais la richesse et la profusion du patrimoine anatolien rend au final l'exercice infructueux. Faute de mieux, le choix s'est tourné vers un oubli volontaire de ces patrimoines non-conformes. Les monuments chrétiens, ces parties du patrimoine qui ne coïncident pas avec l'idée d'un passé « turco-islamique » et les plans mis en œuvre (ou non) pour leur conservation témoignent des difficultés que la Turquie a connu et connaît encore aujourd'hui à accepter son histoire et son patrimoine. Les monuments médiévaux monumentaux s'opposent à l'idée largement répandue dans le pays d'un empire byzantin totalement décadent tandis que les monuments chrétiens plus récents mettent en exergue le passé pluri-religieux, voire même interreligieux, de l'Anatolie pré-ottomane et ottomane et ne corroborent donc pas le caractère purement islamique de la grandeur passée turque. Le patrimoine est en quelque sorte le chaînon (parfois gênant) entre une population et son territoire, entre une population et son histoire.
- 5 Le patrimoine n'est néanmoins pas uniquement l'apanage des récits nationaux. Localement, il peut faire l'objet d'interprétations variables, tandis que dans une compréhension globalisante, transnationale ou internationale, il peut susciter des interprétations divergentes. De national, le patrimoine devient régional ou minoritaire

mais aussi mondial et universel. Dans le contexte turc, ces échelles d'analyse patrimoniale sont plus ou moins récentes. L'internationalisation du patrimoine de Turquie a commencé tôt. Sa genèse date de la fin de l'Empire ottoman et de l'intérêt grandissant des puissances européennes pour les monuments antiques d'Asie Mineure. Le Pergamon Museum de Berlin construit au début du 20^e siècle en est un témoin parmi d'autres. Plus tard, avec le développement du tourisme international en Turquie et l'adoption, en 1972, de la Convention de l'UNESCO sur la Protection du patrimoine mondial culturel et naturel, par la Turquie, l'universalisation du patrimoine turc est manifeste. Plus localement et plus récemment, le patrimoine des minorités (historiques ou actuelles¹) d'Anatolie a commencé à donner lieu à de nouvelles formes de patrimonialisation, fondée sur une redécouverte de l'histoire locale et de l'histoire des minorités allant de pair avec une ouverture politique sur le terrain de l'expression des identités passées et/ou présentes et une nouvelle forme de « tolérance (surveillée) » (Pérouse 2011). Les églises arméniennes d'Akdamar (région de Van) ou d'Ani (Kars), les églises syriaques du Tur Abdin (Mardin)² ou encore le monastère grec-orthodoxe de Sümela (Trabzon) font l'objet de nouvelles attentions qui se traduisent, depuis les années 2000, par des projets de restauration et de mise en valeur et par une « mise en tourisme » (Fournier 2010) s'inscrivant dans une perspective de tourisme religieux plutôt que dans celle d'un tourisme culturel de masse. Bien que régulièrement controversés quant aux techniques adoptées – qui prennent bien souvent la voie d'une reconstruction plutôt que d'une restauration scientifique – ou aux récupérations politiques qui en sont faites, ces projets témoignent de nouvelles formes de fabriques du patrimoine qui s'éloignent de l'échelle nationale pour se rapprocher de l'échelle locale tout en répondant aux attentes d'un tourisme transnational.

- 6 Cette évolution récente est aussi visible en Cappadoce depuis une dizaine d'années mais elle concerne plus spécifiquement le patrimoine chrétien du 19^e siècle. Dans cette région au cœur de l'Anatolie, un « paradoxe chrétien » est palpable depuis les débuts du processus de patrimonialisation locale. La tendance concernant le patrimoine chrétien de l'époque ottomane se conforme en effet au schéma suggéré plus haut d'un récent éveil local et d'une nouvelle fabrique – initiée par des acteurs variés – du patrimoine des minorités historiques ou actuelles. En revanche, contrairement aux autres espaces touristiques de Turquie où les sites antiques (Éphèse, Pergame, Aspendos, Hiérapolis...) ou turco-ottomans (en particulier dans les capitales impériales d'Edirne, Bursa et Istanbul) ont été mis à l'honneur, en Cappadoce, l'accent a été mis, dès les années 1960, sur le patrimoine chrétien de l'époque byzantine, faisant de la région une exception sur la scène patrimoniale turque.

Note méthodologique

Concernant la Cappadoce et son patrimoine chrétien ottoman, il ne sera pas exagéré de dire qu'il s'agit d'un terrain encore en friche. En l'absence d'une bibliographie spécialisée, il a été nécessaire de rechercher les informations dans les textes officiels et autres rapports de projets de l'UNESCO, de l'ICOMOS, du Ministère de la culture et du tourisme de Turquie ou encore de l'administration locale (en particulier les préfectures et les municipalités). Les coupures de presse, en particulier de la presse locale, ainsi que les sites internet d'associations dédiées à la protection du patrimoine de Cappadoce ont aussi largement été mises à contribution car c'est souvent le seul moyen de suivre l'évolution actuelle des monuments et des décisions prises à leur sujet. À cela s'ajoute une série d'observations sur le terrain et

d'entretiens réalisés entre 2011 et 2014 avec les professionnels du tourisme travaillant dans la région et les habitants des différentes localités citées dans cet article. Pour exister sur le long terme, les processus de fabrique du patrimoine et de mise en tourisme nécessitent un ancrage dans l'opinion publique et surtout la compréhension des populations locales, quotidiennement au contact des objets du patrimoine. Nous avons donc fait le choix d'observer en particulier les journaux locaux et les projets culturels s'adressant au grand public comme étant les principaux témoins des réalités patrimoniales. Pour plus de précisions, nous nous sommes limités à l'étude d'exemples situés dans la moitié ouest de la Cappadoce partagée entre les départements de Nevşehir, Aksaray et Niğde et avons décidé de ne pas traiter d'exemples localisés dans le département de Kayseri où les dynamiques touristiques et patrimoniales sont différentes. L'étude du patrimoine chrétien ottoman en Cappadoce et de sa fabrique reste à faire et cet article est seulement un premier pas, un aperçu de l'envergure de la question et de sa complexité.

I. Un patrimoine byzantin au cœur des attentions internationales

- 7 En Turquie, comme ailleurs, patrimoine rime avec potentiel touristique. La variété des paysages, des patrimoines font la richesse du pays et son succès sur la scène du tourisme international. Dès lors, l'intérêt grandissant pour le tourisme culture a ouvert la voie à une certaine diversification des offres passant par une mise en avant de certaines régions au patrimoine local original. Ainsi, si les sites antiques font le succès des côtes de l'Asie Mineure ; en Cappadoce, ce sont les sites naturels et les monuments byzantins. Dans ce contexte, en 2011, la Cappadoce était la quatrième destination favorite du pays avec 2,5 millions de visiteurs se pressant dans les musées à ciel ouvert, dans les villes souterraines, dans les églises rupestres byzantines. Par ses paysages dépayés narrés et dessinés par les voyageurs européens faisant le voyage en Orient ; curieux de visiter cette région où Paul Lucas racontait avoir vu des habitations creusées dans des roches coniques et surplombées « de vierges aux seins nus » (Lucas 1714), la Cappadoce a très tôt attiré l'intérêt des visiteurs occidentaux. Bien que l'Empire ottoman se lance timidement dans le développement du tourisme dans les années 1870, il faut néanmoins attendre plusieurs décennies après la naissance de la République de Turquie et le début des années 1960 pour qu'un réel essor touristique voie le jour. Alors qu'en 1950, le tourisme international dans le pays se limitait à 30 000 visiteurs, en 1965, le nombre atteignait les 500 000 visiteurs (TÜRSAB 2013). Si le tourisme se concentre alors sur la région d'Istanbul et les sites antiques de la côte d'Asie Mineure ; au cœur de l'Anatolie, la Cappadoce va elle aussi commencer à attirer les curieux. C'est ainsi que les villes souterraines de Kaymaklı et de Derinkuyu sont ouvertes au public respectivement en 1964 et 1969 tandis que le tourisme de masse s'oriente de plus en plus vers des destinations au-delà des frontières d'Europe occidentale (Urry 2002 : 45)
- 8 La fabrique du patrimoine cappadocien débute alors pour répondre aux enjeux économiques liés au développement des activités touristiques. Un accord est signé entre la Turquie et l'UNESCO en 1972, marquant le début d'une réelle volonté de protection et de mise en valeur de l'héritage naturel et culturel de Turquie [*Doğal ve Kültürel Miras*] dont la définition reste néanmoins floue. La Cappadoce entre, le 23 février 1973, dans la liste

des régions touristiques à développer prioritairement par un décret définissant comme zone touristique le département de Nevşehir ainsi que la vallée de Soğanlı administrativement incluse dans le département de Kayseri (Yıldırım 2006 : 92). En 1976, la Haute commission des monuments et biens immobiliers anciens [*Gayrimenkul Eski Eserler ve Anıtlar Yüksek Kurulu*] met en place un plan de protection du patrimoine naturel et historique de Cappadoce. Dans la même lignée, en 1981, le Ministère de la culture et du tourisme crée un Espace d'investissement touristique composé de huit sous-régions (Nevşehir / Est de Nevşehir / Ouest d'Uçhisar / Uçhisar / Ortahisar / Ürgüp / Mustafapaşa / Avanos). Selon la Direction générale des biens culturels et des musées du Ministère de la culture et du tourisme, au même titre que Pamukkale, la Cappadoce est reconnue comme étant à la fois un héritage naturel et un héritage culturel. (Ministère de la culture et du tourisme 2010). La région a alors tous les atouts nécessaires pour piquer la curiosité des touristes : des paysages « extra-ordinaires », des habitations traditionnelles attirantes par leur primitivité et les vestiges d'une autre Byzance, celle de l'ascétisme et de la mysticité des moines d'Orient (Kalas 2004), le tout sur un territoire assez restreint qui facilite la mise en tourisme.

- 9 Dans les années 1980, le site byzantin de Göreme passe au cœur des attentions nationales et internationales faisant alors l'objet d'un plan de développement à long terme mené avec le soutien de l'UNESCO (Yıldırım 2006 : 94). En 1985, l'ICOMOS demande l'intégration du site au patrimoine mondial de l'humanité mettant en avant l'intérêt particulier du patrimoine byzantin : « L'intérêt géologique et ethnologique de ce prodigieux ensemble rupestre le cède toutefois à la qualité esthétique incomparable du décor des sanctuaires chrétiens dont les caractéristiques font de la Cappadoce un des foyers privilégiés de l'art byzantin de la période post-iconoclaste » (ICOMOS 17/01/1985).
- 10 Dans le sillon de Göreme, plusieurs autres sites (en particulier Zelve, Ihlara, Çavuşin, Uçhisar, Ortahisar, Soğanlı ou Derinkuyu) vont profiter de l'intérêt international pour la Cappadoce et en particulier pour son patrimoine byzantin troglodyte et rupestre. Au niveau national et régional, on comprend vite l'intérêt et la nécessité de développer les projets de mise en valeur, de conservation et de développement du potentiel touristique de la région. Les autorités régionales (en particulier les Conseils régionaux de conservation de Nevşehir et de Kayseri) ou locales (municipalités) sont alors chargées de mettre en place des plans de conservation supervisés par des instances nationales (Ministère de la culture et du tourisme) et internationales (UNESCO, ICOMOS...).
- 11 Pendant cette première période de patrimonialisation, bien que la plupart des décrets et législations ne privilégient aucune période historique spécifique, l'ensemble des décisions prises pour la mise en valeur du patrimoine local et le développement des activités touristiques donnent l'image d'une Cappadoce byzantine où l'histoire s'est arrêtée avec la chute de l'empire chrétien. Il suffit, aujourd'hui encore, de visiter la Cappadoce pour observer qu'on y a joué la carte du byzantin alors que le patrimoine plus récent a été délaissé par les projets de mise en tourisme. Cette situation patrimoniale s'oppose nettement aux récits nationaux turcs décrits plus haut. Peut-on voir ce même paradoxe byzantin ailleurs qu'en Cappadoce ? Si à Istanbul les patrimoines de différentes périodes se côtoient, voire s'imbriquent et les monuments byzantins (ou les phases byzantines de l'histoire des édifices) ont une place non négligeable dans la fabrique du patrimoine de la ville, au-delà des frontières de l'ancienne Constantinople, la Cappadoce est la seule zone touristique de Turquie où « l'identité byzantine » a été mise à l'honneur de manière exclusive sur un territoire aussi vaste, comme défiant les récits nationaux. La mise en

tourisme d'un patrimoine chrétien et byzantin répond plutôt à une volonté d'attractivité du tourisme international qu'à un ancrage dans les processus de construction nationale.

- 12 Le caractère troglodyte des monuments qui ont fait la célébrité de la Cappadoce peut peut-être apporter un élément de réponse. Le fait d'habiter dans des cavernes (naturelles ou anthropiques) – qu'on appellera troglodytisme à partir du 19^e siècle – a communément été décrit comme une forme de civilisation primitive dès l'Antiquité. On pensera sans doute à l'allégorie de la caverne de Platon mais d'autres auteurs antiques grecs et romains ainsi que des textes médiévaux d'auteurs arabes décrivent comme primitives les populations vivant dans des cavernes.³ Au 19^e siècle, le texte du médecin et orientaliste allemand A.D. Mordtmann, *Die Troglodyten in Kappadokien* va soulever un mouvement d'indignation au sein du Syllogue littéraire grec de Constantinople dont plusieurs membres s'insurgent de l'usage fait, pour décrire les populations de Cappadoce, du terme troglodyte qu'ils trouvent dégradant et inadapté (Mordtmann 1861 ; Syllogue littéraire 15/06 et 27/07/1863). Le parallèle créé entre troglodytisme et primitivité s'ancre ainsi dans l'imaginaire collectif occidental mais aussi en Turquie (Sterrett 1900). À partir de la fin des années 1950 et tout au long des années 1960, suite à des éboulements, une série de décisions est prise en Conseil des ministres pour reloger dans des quartiers nouvellement construits les familles vivant dans des habitations troglodytes.⁴ Les sites troglodytes sont alors déclarés zones sinistrées puis, dans les années 1980, zones protégées dans le cadre du développement touristique de la région (Kabaoğlu 2006 : 61). Désormais inhabitées, les habitations troglodytes, témoins d'une forme de primitivité, de décadence voire d'un certain obscurantisme de l'Empire byzantin auquel elles sont assimilées deviennent le terrain de jeu des touristes, tantôt transformées en musée à ciel ouvert, tantôt en pensions, en hôtels ou en restaurants, tantôt laissées comme telles le long des circuits de randonnées. Ainsi, les récits nationaux ne sont pas entièrement anéantis à travers l'exemple des monuments byzantins de Cappadoce et dans le même temps, troglodytisme et identité byzantine font le succès de la région auprès des touristes en quête d'originalité.
- 13 Si cette préférence exclusive à l'égard des sites byzantins de Cappadoce s'avère être, en premier lieu, le résultat de l'intérêt d'instances internationales telles que l'UNESCO et de la volonté de bénéficier économiquement du potentiel touristique de la région, la Turquie a répondu aux attentes sans réellement chercher à intégrer le patrimoine récent dans les plans de mise en valeur instaurés depuis les années 1970. La stratégie d'économie touristique envisagée en Cappadoce a suivi la logique d'une sélection de sites pouvant attirer un maximum de touristes à la recherche de l'exceptionnel. Le caractère troglodyte et mystique des sites byzantins de Cappadoce était un atout insolite et truculent à souhait qui s'adaptait parfaitement aux critères recherchés par les touristes étrangers (Urry 2002 : 12). La manne économique que représente le secteur du tourisme international explique donc que l'État mais aussi les populations locales, par pragmatisme économique et politique, aient fait fi de l'inadéquation de ce patrimoine médiéval aux récits historiques nationaux.

II. Le patrimoine ottoman : le parent pauvre du tourisme en Cappadoce

- 14 Cela n'apparaît que rarement dans les descriptions des circuits touristiques mais la Cappadoce renferme un important patrimoine ottoman et en particulier des édifices

construits par les communautés chrétiennes au cours du long 19^e siècle (jusqu'au début des années 1920). Lorsqu'on visite la région, malgré leur taille souvent imposante, les édifices chrétiens du 19^e siècle passent inaperçus, sont absents des guides et, jusqu'à récemment, n'ont fait l'objet d'aucune forme de mise en valeur. Les monuments sont là, les églises sont là, mais personne ne les voit. Comment expliquer que l'attractivité de la région en matière de tourisme culturel n'a pas incité l'intégration de sites chrétiens ottomans dans la fabrique du patrimoine local ? Pendant plusieurs décennies, l'histoire récente de la Cappadoce et les monuments qui en sont les témoins n'ont fait l'objet d'aucun intérêt particulier en matière de patrimonialisation et/ou de mise en tourisme. En revanche, depuis quelques années, un nouveau type de tourisme, tourné vers l'ethnographie, les traditions et l'histoire récente a vu le jour en Cappadoce. Au-delà de l'aspect purement économique, peut-on aussi voir dans ce retard de patrimonialisation, un oubli volontaire lié à une histoire récente encore mal acceptée, celle de la fin de l'Empire ottoman et en particulier de la présence des minorités chrétiennes dans un passé pas si lointain ?

- 15 Les zones d'investissement touristiques définies en 1981 pour la Cappadoce incluent des sites antiques, médiévaux, modernes et contemporains mais en pratique, le patrimoine turco-ottoman a été délaissé, comme invisible, court-circuité par les circuits touristiques et oublié des politiques de conservation du patrimoine. Pourtant, de nombreux monuments turco-ottomans sont aujourd'hui encore debout dans les villes de Kayseri, Niğde, Nevşehir ou encore Aksaray (mosquées, fontaines, palais, forteresses...) ou sur les grands axes caravaniers traversant la Cappadoce (ponts, caravansérails, routes anciennes...). Au début du 18^e siècle, la région connaît un véritable essor architectural animé par la volonté du Grand Vizir Nevşehirli Damat Ibrahim Paşa. Le Grand Vizir de l'Ère des Tulipes transforme alors la petite localité de Muşkara en une véritable ville anatolienne rebaptisée Nevşehir [*La nouvelle ville*], impulsant ainsi un nouvel élan à toute la région. Au 19^e siècle, à partir de la proclamation des *Tanzimat* (1839), confirmée et renforcée par le décret de 1856 [*Hatt-i Hümayun*], les non-musulmans de l'Empire ottoman acquièrent le droit de construire de nouveaux édifices religieux. La population de Cappadoce est alors majoritairement musulmane mais des communautés chrétiennes importantes sont présentes dans les villes comme dans les campagnes. Ces dernières sont pour la plupart *rums*⁵ mais on compte aussi des communautés arméniennes dans la partie orientale de la région, autour de Kayseri. Les missionnaires catholiques et surtout protestants du 19^e siècle sont aussi à l'origine de la présence de quelques familles converties, en particulier dans les villes et les gros bourgs. Les communautés orthodoxes de Cappadoce étaient majoritairement turcophones mais des communautés hellénophones étaient aussi présentes, en particulier dans la région de Mustafapaşa (ancienne Sinasos) et de Derinkuyu (ancienne Malakopi). Quelle que soit la langue parlée, chrétiens et musulmans de la région vivaient souvent dans les mêmes villages. La cohabitation de ces différentes communautés religieuses est à l'origine d'une architecture locale originale et variée.

Les vestiges d'une communauté oubliée

- 16 Au cours du 19^e siècle, les jeunes hommes des communautés orthodoxes de Cappadoce immigrent massivement dans les villes du pourtour méditerranéen (Mersin, Adana, Alexandrie...) de la Mer noire (Samsun) et surtout à Istanbul en quête de travail. Leur

réussite économique est alors un nouveau tournant dans l'histoire de la Cappadoce. Par l'intermédiaire de réseaux d'associations de compatriotes [*Adelfotis* en grec, *Hemşehri* en turc] organisés dans les villes d'immigration, l'argent des migrants est réinvesti dans les communautés d'origine qui profitent ainsi des nouveaux droits accordés par l'État ottoman en matière de construction d'édifices religieux. À côté des églises, les communautés se dotent d'écoles, d'orphelinats, de bains publics, de bibliothèques, de monastères construits en pierre de taille ou simplement de demeures somptueuses souvent semi-troglodytes (l'arrière ou l'étage le plus bas étant creusés, le reste construit). Le mouvement d'émigration est tel qu'au début des années 1920, les communautés villageoises orthodoxes ont diminué au point, pour certaines, de disparaître avant l'échange de population. Malgré cette diminution démographique, au cours du long 19^e siècle, les communautés orthodoxes de Cappadoce se font les constructeurs d'un patrimoine civil et religieux monumental qui, paradoxalement, les rend plus visibles dans le paysage local.⁶

- 17 Au même titre que les monuments musulmans, les édifices de ces communautés chrétiennes orthodoxes font partie à part entière du patrimoine ottoman. Le contexte historique et géographique dans lequel évoluent ces communautés au 19^e siècle montre que le développement qu'elles connaissent est influencé, à partir des années 1850, par un processus d'hellénisation venu de Grèce « s'appuyant sur le dynamisme du capitalisme de la diaspora marchande grecque des Balkans, de la Mer Noire et de l'Asie Mineure, ainsi que sur l'expansion du réseau éducatif grec au sein de cet espace situé hors des frontières de l'État-nation » (Bruneau 2002).
- 18 Mais c'est aussi la conséquence d'un mouvement interne à l'Empire ottoman qui inclut les réformes lancées par la Sublime Porte ainsi que les processus migratoires de ces populations rurales chrétiennes partant tenter leur chance à Istanbul et dans les autres villes de l'Empire ottoman, plus souvent qu'en Grèce.⁷ C'est pourquoi, la notion de monuments *chrétiens ottomans* est ici préférée à celle de monuments *post-byzantins* qui incite à considérer les communautés chrétiennes de l'Empire ottoman comme des subsides byzantins qui n'auraient pas réellement été intégrées à la société ottomane. Plus souvent utilisée dans le cadre de l'histoire de l'art pour mettre en exergue les influences artistiques, la qualification *post-byzantine* est aussi porteuse d'une signification idéologique forte, qu'elle soit utilisée dans le contexte grec ou dans le contexte turc. Largement consacrée dans l'historiographie grecque, elle permet d'accentuer l'existence d'un hellénisme ininterrompu depuis l'Antiquité en minimisant la période de la domination ottomane. Utilisée de manière moins fréquente dans les publications en langue turque (sous la forme "*Bizans sonrası*"), elle « dés-ottomanise » les minorités chrétiennes historiques en marquant une rupture nette entre une population chrétienne post-byzantine (rattachée à un passé révolu) et une société ottomane et surtout anatolienne, ancêtre de la Turquie et en adéquation avec les récits nationaux.⁸ L'histoire et le patrimoine des communautés *rums* d'Anatolie sont ainsi mis à l'écart du passé de la Turquie.
- 19 En 1923, avec la signature de la convention de Lausanne, les derniers *Rums* qui vivaient encore en Cappadoce furent contraints de quitter leurs terres ancestrales pour s'installer en Grèce. Ces *Rums* de Cappadoce, en grande majorité turcophones, ont vécu l'échange comme un véritable déracinement. Au 19^e siècle, grâce à cette communauté orthodoxe et malgré les difficultés économiques d'une région éloignée des accès maritimes et des voies de chemin de fer naissantes, la Cappadoce venait de connaître des évolutions importantes

en particulier économiques, culturelles et sociales. Cependant, avec le départ contraint et forcé des dernières familles en 1923 et l'arrivée de réfugiés musulmans venus de Grèce et des Balkans, le souvenir de ces communautés orthodoxes disparaît et avec elles une partie de l'histoire de la Cappadoce ottomane. Pourtant, les vestiges des monuments construits en cette fin d'empire s'élèvent aujourd'hui encore dans les anciens quartiers *rum* des villes et villages de Cappadoce...

- 20 Avec le départ des chrétiens, une partie de leur patrimoine est tout d'abord réinvestie par les anciens voisins musulmans ou par les nouveaux arrivants. Ces derniers ont eux aussi dû quitter leur région natale dans le cadre de l'échange ou des guerres du début du siècle. Les villages dont les populations étaient entièrement chrétiennes ont parfois été totalement abandonnés après le départ de leurs habitants, les pierres des maisons, écoles et églises emportées par les habitants des villages voisins pour construire de nouveaux édifices. Dans les villages autrefois mixtes, où musulmans et chrétiens vivaient côte à côte, les maisons des chrétiens ont été habitées, agrandies ou modifiées par de nouveaux arrivants. Certaines églises ont été converties en mosquées, d'autres sont restées en l'état, portes verrouillées ou ouvertes à tous les vents, d'autres encore transformées en dépôt de foin, en salle de cinéma, en prison, en usine... Les autres monuments de ce patrimoine chrétien ottoman ont parfois été réutilisés et très souvent abandonnés. Les années 1950 ont été particulièrement dévastatrices : bien que réinvestis par les populations locales, certains biens immobiliers sont détruits pour faire place à des constructions modernes et « au goût du jour ». Au fil des années, le patrimoine, en particulier civil, des chrétiens de la Cappadoce ottomane s'est disloqué, ne faisant l'objet d'aucun plan de sauvegarde.
- 21 Certaines petites villes et plusieurs villages dont le bâti date en grande partie du 19^e siècle ont néanmoins très tôt connu un développement de leurs infrastructures touristiques, en particulier pour répondre aux nécessités hôtelières de la haute saison touristique (juin-août). Le village d'Uçhisar est sans doute l'exemple le plus probant. C'est là que le Club Méditerranée ouvre, en 1969, son premier hôtel en dehors des zones balnéaires qui avaient fait sa célébrité (Yıldırım, 2006 : 91). L'hôtel est alors construit de manière à « s'intégrer au paysage » et les bâtisses anciennes qui entourent le piton rocheux ne font alors pas l'objet de réhabilitations. Le « Club Med » d'Uçhisar, rebaptisé Kaya Hôtel depuis que l'entreprise française a quitté la région, a néanmoins ouvert la voie à une tradition de tourisme francophone dans le village, au point qu'aujourd'hui, un grand nombre de maisons est racheté et restauré par des particuliers de nationalité française ou belge et nombreux hôtels, pensions et boutiques affichent leurs publicités et pancartes en langue française.



Figure 1. Francophonie à Uçhisar

A.A. de Tapia, 2013

- 22 Similairement, Ürgüp, petite ville située de manière stratégique en Cappadoce, est devenue le principal carrefour touristique, concentrant gare routière, hôtellerie, restauration, boutiques de souvenirs, offices de location de véhicules et différents sites de divertissement. Uçhisar ou encore Ortahisar, autre localité prioritaire du plan de 1981, étaient des villages musulmans avant 1923 et n'ont donc pas connu l'impact direct de l'échange de population. À Ürgüp, appelée Prokopi par les Rums et habitée par une population mixte (sur les 12 quartiers de la ville, 5 étaient *rums* à la fin du 19^e siècle), la quasi-totalité des monuments chrétiens de l'époque a disparu après 1923. Les églises St. Basile et St. Jean-le-Russe, toutes deux datant des années 1880 ont été détruites dans les années 1950. L'église St. Basile a fait place à un jardin verdoyant mais un de ses bâtiments annexes a été transformé en une mosquée baptisée « Mosquée de la Libération » [*Kurtuluş Camii*] (Balta 2010 : 77). Quant à l'église St. Jean-le-Russe, elle fut d'abord convertie en mosquée avant d'être détruite.



Figure 2. Église St. Basile à Ürgüp au début du 20^e siècle. Il ne restait déjà que des ruines de cette église en 1951. Quelques années plus tard, la Mosquée de la Libération a été construite sur les vestiges.

Almanach Mikrasiatikon de l'année 1914 (en turc-karamanli), p. 115

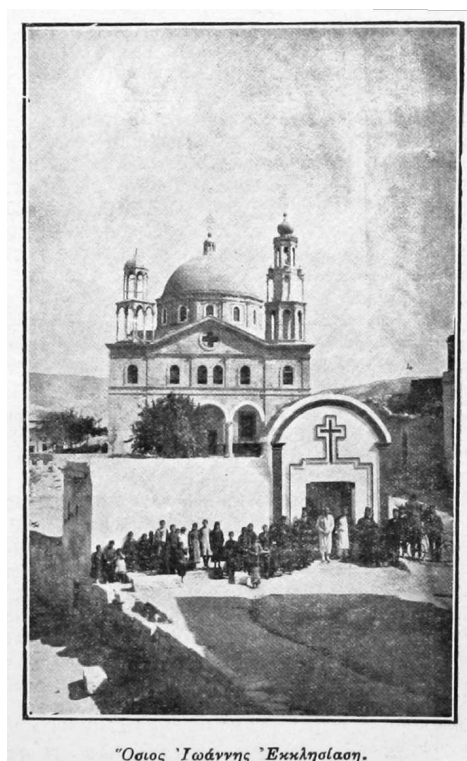


Figure 3 Église St. Jean-le-Russe à Ürgüp au début du 20^e siècle.

Almanach Mikrasiatikon de l'année 1914 (en turc-karamanli), p. 117

- 23 Ainsi, la plupart des localités ayant directement profité de la patrimonialisation des sites byzantins et de la mise en tourisme de la région sont des villages qui n'hébergeaient pas de communautés chrétiennes avant 1923 ou qui n'avaient pas ou plus de vestiges témoignant clairement de la présence chrétienne à l'époque ottomane. Dans la liste de

1981, seul le village de Mustafapaşa, ancienne Sinasos, était un des principaux centres où vivait la population *rum* hellénophone de la région et a conservé une partie de son patrimoine immobilier récent pour en témoigner. En 1985, un plan de développement environnemental est lancé et une zone touristique est créée au sud-ouest de Mustafapaşa. Cependant, malgré la construction d'un complexe hôtelier à proximité du village, ce dernier n'a, à cette époque, pas réellement tiré profit du développement touristique et des premiers plans de restauration. (Idil et Özbay 2005 : 69)

- 24 Aujourd'hui encore, à travers les travaux menés par le Ministère de la culture et du tourisme, les projets de patrimonialisation apparaissent peu équilibrés. Le dispositif d'inventaire culturel en voie de construction par le ministère en est un exemple. Ce projet d'inventaire n'en est encore qu'à ses débuts et s'adresse tant aux spécialistes qu'au grand public. Pour la Cappadoce, il est actuellement uniquement disponible pour le département de Nevşehir. Néanmoins, ce premier aperçu permet de voir que l'accent est désormais mis sur le catalogage des monuments turco-islamiques. Sur les 645 monuments actuellement répertoriés, 14 sont de la période seldjoukide, 166 sont ottomans, 118 datent de la République.⁹ La majorité des 347 monuments restants est byzantine mais n'est pas répertoriée comme telle, rendant l'utilisation peu aisée. Parmi les 166 monuments ottomans classés, seule une dizaine – une proportion infime – est présentée comme des monuments ayant appartenu à des communautés chrétiennes (des églises et quelques chapelles). L'architecture civile ne porte aucune mention d'appartenance communautaire et d'ailleurs, la plupart des maisons ottomanes inventoriées sont à Avanos, village musulman au 19^e siècle.¹⁰ Si cette absence peut être due au caractère inachevé de cet inventaire, les notices des monuments pour le moment répertoriés sont quant à elles chargées de sens. Par exemple, les églises du 19^e siècle converties en mosquées sont définies comme mosquées et leurs descriptions ne portent aucune mention claire de l'origine chrétienne du monument et de sa conversion. Seules les photographies qui agrémentent parfois les notices peuvent mettre en lumière le passé non-musulman des édifices religieux.
- 25 Ainsi, la notice de la Mosquée de la République à Derinkuyu ne précise à aucun moment que l'édifice a été construit au 19^e siècle comme église avant d'être converti en mosquée en 1949. Dans la notice, seules les notions de « nef » ou d'« abside » rappellent l'origine chrétienne du monument. Ces termes peuvent suffire à des spécialistes en histoire de l'art ou en architecture mais ce sont là de bien minces indices pour le grand public peu accoutumé à ces notions d'architecture chrétienne. Aucune information n'est donnée sur la construction de l'église, sur son nom originel (Église des Taxiarches) et sur les modifications effectuées lors de sa conversion en mosquée ou plus récemment.¹¹ Pourtant, sur place l'aspect ecclésial du bâtiment apparaît clairement et jusqu'en 1982, les fresques du dôme et des pendentifs étaient restés à découvert (Hayden *et al.* 2014 : 499).¹² Sur la porte d'entrée de la cour, le motif cruciforme est surplombé d'une plaque « Mosquée de la République. Construction : 1860, conversion 1949 ». Quelques mètres plus loin, l'entrée de la salle de prière est quant à elle dominée par une longue inscription en grec (non traduite, contrairement à d'autres sites) elle-même dominée par une inscription en turc datant de la conversion du monument : « Si le conquérant de Sainte Sophie est le Sultan Mehmet, le conquérant de celles-ci [ces églises] est Mustafa Kemal [Atatürk] ».
- 26 Là, on ne tente pas de cacher l'ancienne fonction du bâtiment, on revendique sa « conquête » et avec elle la conquête totale et définitive de la région. Le contexte de la fin

des années 1940 et du passage au multipartisme allant de pair avec l'apparition d'un nouveau débat sur la place du religieux dans la république laïque fondée par Mustafa Kemal permet de mieux comprendre cette inscription (Hayden *et al.* 2014).



Figure 4. Entrées de la Mosquée de la République, ancienne église des Taxiarches, Derinkuyu
A.A. de Tapia, 2013

- 27 Les édifices récents, construits plutôt que creusés et donc plus conventionnels que les sites byzantins, répondent bien moins à la curiosité des touristes en quête d'insolite que leurs prédécesseurs byzantins et n'ont pas fait l'objet d'une volonté de patrimonialisation ni même de mise en tourisme. Dans les premiers temps de la mise en tourisme, le caractère sélectif et univoque du processus de patrimonialisation en Cappadoce peut s'expliquer par la volonté d'attirer un tourisme massif et de répondre aux attentes de visiteurs ne restant dans la région pas plus de trois à quatre jours. Cependant, dans un second temps, la nécessité de renouveler, de varier et d'intensifier l'offre touristique aurait pu inciter à proposer un « patrimoine périphérique » visitable au détour d'une promenade ou lors d'un plus long séjour. La proximité des monuments byzantins et des édifices de l'époque ottomane, les courtes distances à parcourir d'un site à un autre sont autant d'atouts qui auraient pu faciliter la mise en tourisme de ce patrimoine d'un autre genre. Dans le noyau touristique de la Cappadoce, autour de la ville d'Ürgüp et du site de Göreme, cette patrimonialisation périphérique est cependant restée limitée. Quelques sites comme le village de Mustafapaşa sont les rares exemples de localités où les édifices chrétiens ottomans plutôt que les sites troglodytes médiévaux attirent désormais le tourisme. Au cœur de la zone touristique du département de Nevşehir, la forte densité de sites naturels et byzantins à potentiel touristique peut expliquer le choix de centrer les activités sur ces lieux plutôt que de proposer une patrimonialisation certes plus éclectique mais qui s'éloigneraient de la simple mais efficace équation « Cappadoce = cheminées de fée + sites byzantins troglodytes » qui fait se déplacer le « touriste sémioticien » (Urry 2002 : 13). Mustafapaşa a par exemple profité de la mise en tourisme des sites byzantins environnants et est devenu un lieu périphérique de fréquentation touristique où les visiteurs s'attardent quelques heures, entre la visite du matin d'un site troglodyte et la

randonnée de l'après-midi dans une vallée proche. Au rang des principaux facteurs ayant contribué à la patrimonialisation de cette localité habitée par des *Rums* jusqu'en 1923, sa mise en tourisme occupe une place prépondérante ; cependant l'ouverture timide mais réelle du débat public en Turquie autour de la question de l'échange de population et du sort des échangés ainsi que l'apparition hebdomadaire de la localité de Mustafapaşa sur les écrans télévisés vont jouer un rôle important.

Une redécouverte récente

- 28 Si aujourd'hui encore, la cohabitation religieuse des populations ottomanes de Cappadoce est timidement acceptée, c'est parce qu'il a fallu attendre le milieu des années 1990 pour qu'une redécouverte de l'histoire de l'échange de population de 1923 ait lieu dans la société turque, en particulier à travers les premiers romans historiques et biographiques traitant de ce sujet. L'un des premiers à ouvrir cette question épineuse est l'auteur Kemal Yalçın qui a connu un grand succès avec son roman-documentaire *Emanet Çeyiz*, édité en 1998 et racontant les périples et rencontres de l'auteur parti en Grèce à la demande de son père, dans le but de retrouver les anciens voisins *rums* partis en 1923 en confiant, dans l'espoir d'un retour proche, le coffre contenant la dot de leur fille [*çeyiz*] à leurs voisins turcs. Si l'impact de cette littérature historique fut réel dans la société turque, jouant le rôle d'élément déclencheur, ce tout nouvel intérêt pour l'histoire de l'échange n'a pas eu de conséquence immédiate sur le patrimoine chrétien ottoman qui lui était directement lié.
- 29 C'est finalement par hasard que les premiers monuments chrétiens ottomans ont commencé à attirer le regard du grand public au début des années 2000. En 2002-2003, Mustafapaşa apparaît sur les écrans des télévisions turques avec le tournage d'une série télévisée [*dizi*] qui rencontre un immense succès populaire. La série déclenche alors un véritable engouement touristique de la part des nationaux qui, pour beaucoup, ont découvert la Cappadoce par son intermédiaire. Le principal lieu de tournage est alors un *konak*, une demeure en pierre de taille, construite par une des riches familles *rums* du village à la fin du 19^e siècle puis habitée entre 1923 et 1992 par une famille turque et finalement transformée en hôtel avant de servir de décor au tournage. Le passé *rum* du village passe alors totalement inaperçu et les visiteurs se contentent de se rendre directement à l'entrée de la bâtisse servant de lieu de tournage, sans visiter les alentours et l'église quelques mètres plus loin. Bien que limité et peu instruit, cet engouement marque le réel début des activités de tourisme à Mustafapaşa et de la prise de conscience de la valeur patrimoniale des monuments récents de Cappadoce. Ainsi, quelques années plus tard, à quelques mètres de l'*Asmalı Konak*, l'église Sts. Constantin et Hélène du 18^e siècle, totalement reconstruite en 1850 avec les fonds des émigrés à Istanbul, est ouverte au public après plus de 80 ans portes closes. Si la façade a été restaurée, l'intérieur de l'église a été simplement nettoyé. Chaque année, quelques messes orthodoxes y sont offciées (Pekak 2009 : 173).



Figure 5. 5 Juillet 2005 - Pèlerinage à l'Église Sts. Constantin et Hélène en présence du Patriarche œcuménique de Constantinople, Bartholomée et de membres de l'Association Nea Sinassos regroupant les anciens habitants chrétiens de Sinasos installés à Nea Sinasos après l'échange.

Site du patriarcat œcuménique de Constantinople, <http://www.ec-patr.org/afieroma/visits/2005/show.php?lang=en&id=015>

- 30 Non loin du village, à un kilomètre au sud, dans la « Vallée du monastère » [*Manastır Vadisi*], un projet de musée à ciel ouvert porté par le maire de Mustafapaşa a vu le jour et donné lieu à la restauration du monastère de St. Nicolas, dont une grande partie de l'architecture actuelle date de l'époque ottomane. Le monument restauré au début des années 2010 et a été inauguré le 27 mai 2012, en présence du patriarche œcuménique de Constantinople, et le musée à ciel ouvert a été homologué par la Direction du comité régional de la protection du patrimoine de Nevşehir [*Nevşehir Kültür Varlıklarını Koruma Bölge Kurulu Müdürlüğü*]. À l'avenir, les autres monuments présents dans la vallée (au total 5 églises de différentes époques, une ville souterraine et une cheminée de fée) doivent être à leur tour restaurés. Le maire de Mustafapaşa déclare clairement vouloir attirer un tourisme religieux tourné en particulier vers les visiteurs venus de Grèce (*TRT Türk* 25/06/2013).
- 31 L'ancienne Sinasos est ainsi devenue le principal lieu de résurgence du passé chrétien orthodoxe de la Cappadoce ottomane, le village *rum* de Cappadoce par excellence, donnant souvent l'image d'un lieu où, avant l'échange, n'auraient vécu que des chrétiens. Pourtant, à la fin du 19^e siècle, Sinasos était une localité mixte d'environ 5000 habitants dont 25 % étaient musulmans. Dès lors on peut se demander si du tabou de l'échange de population de 1923, la redécouverte récente de ce passé proche n'a pas ouvert la voie à une nouvelle réécriture de l'histoire, se réconciliant avec la présence chrétienne dans la Cappadoce du 19^e siècle mais excluant encore l'idée d'une coexistence, voire d'une forme d'hybridité culturelle islamo-chrétienne dans ces localités où chrétiens et musulmans vivaient ensemble au quotidien.

Vers un tourisme mémoriel

- 32 Malgré le récent intérêt pour les monuments chrétiens ottomans, le tourisme religieux en Cappadoce reste confiné à un nombre de visiteurs extrêmement limité, autour de quelques dates clés, liées aux fêtes du calendrier orthodoxe. En 2010, le Ministère de la culture et du tourisme a autorisé l'organisation de messes ou de pèlerinages dans 16 des 1176 églises considérées comme patrimoine culturel en Turquie : six d'entre elles sont en Cappadoce. (Kılıçlar et El Nazar à Göreme, l'église Dereyamanlı à Avanos, l'église de Kaymaklı, St. Théodore Trion à Derinkuyu et Sts. Constantin et Hélène à Mustafapaşa). Parmi celles-ci, celles de Kaymaklı, de Derinkuyu et de Mustafapaşa datent de l'époque ottomane. La tenue de cérémonies religieuses dans ces monuments du patrimoine doit faire l'objet d'une demande d'autorisation préalable auprès de la préfecture. À l'exception des églises byzantines du site de Göreme, elles sont de toute façon fermées au public, fermeture qui limite le réel développement d'un tourisme religieux assujéti à des préparatifs administratifs lourds (ANKA 29/09/2010).
- 33 En particulier en raison des obstacles administratifs, le tourisme religieux a du mal à prendre son envol en Cappadoce. En revanche, le tourisme mémoriel, lié à une redécouverte chez les Turcs et à une relecture nouvelle chez les Grecs, de l'histoire de l'échange de 1923, a donné lieu à une renaissance du patrimoine chrétien ottoman tant civil que religieux. En Grèce, les échangés chrétiens sont arrivés en grand nombre et ont joué un rôle central dans la société grecque. L'échange y est un sujet connu voire revendiqué à travers la création d'associations de compatriotes portant le nom des villages d'origine.¹³ Le récit traumatique de la « Catastrophe d'Asie Mineure » a aussi été politisé mettant en avant les expériences tragiques de l'incendie de Smyrne et des massacres du Pont et refoulant l'histoire plus paisible de la coexistence pacifique des populations de Cappadoce. La Cappadoce n'a pas vécu, sur son territoire, les massacres de la Première Guerre mondiale et de la Guerre gréco-turque (1919-1922). L'échange y a certes été mal vécu par les populations contraintes de quitter leur pays d'origine mais leur départ n'a pas eu lieu dans la précipitation et la terreur comme cela a été le cas à Smyrne, sur la côte égéenne ou dans le Pont. À Sinasos, on a même pris le temps de préparer un album-photo pour immortaliser les édifices et les scènes de la vie quotidienne du bourg avant le départ définitif.¹⁴ La création du Centre d'études d'Asie Mineure à Athènes en 1930 et l'entreprise de collecte de témoignages oraux commencée à la fin de la décennie auprès des personnes originaires de Cappadoce ont aussi permis de conserver la mémoire des échangés et de coucher sur le papier leur nostalgie du pays (Papailias 2001). Si la seconde génération a parfois refoulé ses origines anatoliennes, la troisième génération, celle des petits-enfants, a repris en main le passé familial et revient désormais sur les traces de la famille, en Cappadoce ou ailleurs en Anatolie.
- 34 En Turquie, les échangés musulmans, proportionnellement peu nombreux au sein de la population turque, ont été installés dans les maisons anciennement chrétiennes et se sont confondus dans la masse de la société turque. Contrairement à la Grèce, on a commencé à parler de l'échange tardivement, depuis la fin des années 1990. La première association créée en Turquie, la Fondation des échangés de Lausanne [*Lozan Mübadilleri Vakfı*], a été fondée en 2001. Elle organise tous les ans, en collaboration avec d'autres associations, des rencontres d'échangés en Turquie et en Grèce. Depuis, en Turquie, on a commencé à rompre le tabou de l'échange sur la scène littéraire, dans les milieux universitaires mais

aussi au sein des familles où les jeunes générations s'intéressent aux récits familiaux de l'échange et de la vie avant 1923. C'est grâce à la multiplication de ces récits individuels et familiaux que différentes formes de mémoires collectives de l'échange, concordant parfois pour ne faire plus qu'une, sont aujourd'hui en pleine formation. Des projets de réconciliation entre la Grèce et la Turquie, parfois avec le soutien d'instances internationales soutiennent aussi l'éclosion d'une conscience d'un patrimoine partagé et de la nécessité d'une patrimonialisation mutuelle.¹⁵

- 35 C'est dans ce nouveau contexte que certains sites ont commencé à s'engager dans le tourisme de la mémoire, accueillant les descendants des échangés qui souhaitent découvrir la région et retrouver la maison de leurs ancêtres. Nombreux sont aujourd'hui les Grecs originaires d'Anatolie à venir en Turquie pour un « pèlerinage mémoriel », dans le cadre de visites organisées par les associations d'échangés ou individuellement. La petite ville de Güzelyurt (ancienne Gelveri, petite ville à population mixte au 19^e siècle) a ainsi su tirer profit de ce nouvel environnement culturel et patrimonial : depuis 2002, la municipalité de Güzelyurt organise le « Festival de l'amitié turco-grecque, de la culture et du tourisme » [*Türk-Yunan Dostluk Kültür Ve Turizm Festivali*]. Pour le festival, les descendants d'anciens habitants grecs de la région sont invités dans cette petite ville qui a vu s'installer un grand nombre de musulmans arrivés de la région de Thessalonique au moment de l'échange. Le festival est l'occasion pour les échangés turcs et grecs et pour la population restée sur place de se retrouver pour partager chants, danses, costumes folkloriques et repas traditionnels. La création de cet événement annuel a permis l'essor économique et touristique de cette petite ville, située sur la route d'Aksaray et quelque peu à l'écart du cœur touristique formée par Göreme et Ürgüp. À Güzelyurt, le festival a ravivé l'économie : les maisons et bâtiments publics construits par les chrétiens au 19^e siècle ont été restaurés et réhabilités en hôtels, restaurants ou locaux administratifs. Le festival est aussi l'occasion pour les descendants des anciens *Rums* de Gelveri de visiter l'ancienne église de la communauté. L'église monumentale de Güzelyurt, malgré sa conversion en mosquée conserve en son sein, exposé dans une nef latérale, le battant de la cloche tandis que la robe de cette dernière a été emportée par les échangés en 1923 et placée dans le clocher de leur nouvelle église à Nea Kalvari, près de Kavala. Pendant la saison touristique, l'imam n'hésite pas à jouer le guide pour les visiteurs, leur décrivant l'histoire du monument, son passé chrétien et sa conversion en mosquée... La petite ville a aussi su attirer d'autres activités culturelles comme par exemple avec la fondation d'une académie des arts rattachée à l'Université d'Aksaray et accueillant chaque été des étudiants des Beaux-arts de différentes universités turques pour des ateliers pratiques et des séminaires de formation.



Figure 6. « L'église-mosquée » de Güzelyurt, aujourd'hui convertie en mosquée mais conservant le battant de la cloche.

A.A. de Tapia, 2013

- 36 Cette vitalité a permis un important travail de restauration, de mise en valeur et de reconversion du bâti, sous l'égide de la municipalité, avec l'aide de l'Université d'Aksaray et le soutien du Ministère de la culture. Les habitants ont bien compris l'enjeu qui se joue dans la protection de ce patrimoine et participent à sa fabrique. Une habitante de Güzelyurt dont la famille, originaire de la région de Thessalonique, s'est installée dans une des maisons du village en 1924, témoigne, sur le pas de sa porte, en montrant les parties bétonnées de sa maison, à propos des destructions et transformations malheureuses : « *on ne savait pas à l'époque l'histoire de ces maisons qu'on nous a donné, on n'avait pas conscience de leur valeur, maintenant on regrette* » (Entretien réalisé le 10 août 2012). Pour le moment, Güzelyurt semble avoir réussi son pari malgré sa position géographique excentrée par rapport au cœur touristique de la Cappadoce. La petite ville, d'abord connue pour avoir été le lieu où Grégoire de Naziance a passé son enfance, est aujourd'hui reconnue comme un lieu de mémoire pour les échangés de 1923, tant pour ceux l'ayant quittée que pour ceux s'y étant installés. L'exemple de Güzelyurt montre qu'entre tourisme culturel, religieux et mémoriel, le patrimoine chrétien ottoman commence à sortir de l'oubli dans lequel il avait été plongé durant de longues décennies. La fabrique de ce patrimoine semble souffrir néanmoins de l'absence de coordination et dépend pour le moment du bon vouloir des pouvoirs locaux et en particulier des municipalités mais aussi des particuliers, originaires de la région ou arrivés aux alentours des années 1920 dont l'histoire familiale est directement liée à ces monuments.

Une « monumentalisation » en guise de patrimonialisation au sein de stratégies départementales variées

- 37 Comme dans les exemples de Sinasos, Güzelyurt, Ürgüp ou encore Uçhisar, le travail de mise en valeur du patrimoine ottoman dépend la plupart du temps de la bonne volonté des municipalités, des particuliers, des associations et des entreprises privées. Malgré la présence d'un comité de direction du patrimoine au niveau départemental et d'une théorique supervision du Ministère de la culture, il n'y a pas de politique cohérente et planifiée pour le patrimoine ottoman de Cappadoce. Au-delà de quelques édifices religieux à valeur symbolique comme la mosquée de Nevşehirli Damat Ibrahim Paşa, le mausolée d'Hacı Bektaş ou encore quelques-unes des églises du 18^e ou 19^e siècle, le bâti (surtout civil) de l'époque ottomane n'est pas considérée comme faisant partie d'un patrimoine à conserver. La politique de transformation urbaine actuellement menée dans la plupart des villes de Turquie le montre bien. Si certains de ces monuments font l'objet de relevés plus ou moins détaillés et menés par les directions régionales du patrimoine, la préservation ou la restauration est décidée au cas par cas, sans réel projet de patrimonialisation et de mise en tourisme sur le long terme.



Figure 7. L'église St. Théodore Trion de Derinkuyu, aujourd'hui restaurée mais fermée au public et séparée du centre du village et de l'entrée de la ville souterraine par une place et un parking
A.A. de Tapia, 2013

- 38 Dans la petite ville de Derinkuyu, réputée pour sa ville souterraine, les monuments chrétiens récents étaient nombreux mais seules deux églises ont suscité un intérêt quoique limité. La Malakopi ottomane, petite ville d'environ 2500 habitants à la fin du 19^e siècle était le lieu de vie d'une importante communauté chrétienne hellénophone mais aussi de plusieurs familles musulmanes. Le patrimoine moderne de la ville a donc majoritairement été construit par les habitants chrétiens. Nous l'avons vu, une des églises a été convertie en mosquée (Mosquée de la République). L'autre, monumentale, se tient non loin de l'entrée de la ville souterraine-musée, derrière un muret, mais les visiteurs sont directement dirigés vers l'entrée du musée évitant soigneusement le principal monument ottoman de la ville. Cette église dédiée à St. Théodore Trion et inaugurée en 1858, est loin d'attirer les foules et reste de toute façon fermée au public. Pourtant elle a été restaurée et à proximité une place et un grand parking ont été aménagés. Jusqu'en 2013, le monument était géré par le Ministère de la culture et du tourisme et ouverte (depuis 2010) pour quelques messes orthodoxes chaque année uniquement sur autorisation administrative. En temps normal, rares sont les visiteurs assez curieux pour

se diriger vers l'église et en faire le tour. Pour seul guide, les enfants du quartier vous entraînent devant la porte massive et fermée à clé pour vous expliquer en vous montrant par le trou de la serrure qu'au fond se trouve le fauteuil du *papaz*. Il n'est pas surprenant qu'un tel monument soit fermé au public – nombreux sont les églises et autres monuments du patrimoine, en Turquie comme ailleurs, à être inaccessibles. On s'étonnera plutôt du fait que l'édifice, bien que restauré et situé au centre d'une zone récemment aménagée ne soit pas réhabilité pour accueillir des activités culturelles ou ouvert au public en tant que musée, tel que c'est le cas pour l'église Sts. Constantin et Hélène à Sinasos où l'entrée, payante mais à moindre coût, incite les visiteurs (mais aussi les organisateurs de tours) à faire le détour. La demande de la municipalité de Derinkuyu, plusieurs fois réitérée, de récupérer la gestion du monument n'a reçu aucune réponse et en juillet 2012, l'église est passée sous l'administration de la préfecture. Le préfet a annoncé, à l'occasion d'une visite du Ministre de la culture, une prochaine ouverture du monument, pour des activités touristiques et culturelles (Agos 22/01/2013). Cependant, avec des changements de « propriétaires » sans grande logique, il est difficile de prédire l'avenir et au-delà des effets d'annonces, aucun plan de mise en valeur ne semble être réellement appliqué depuis sa restauration.

- 39 Malgré ces difficultés dans le processus de mise en valeur, les restaurations d'églises récentes se multiplient laissant entrevoir une volonté de patrimonialisation qui n'est pas toujours suivie d'une mise en tourisme. Le 9 Juin 2013, le Patriarche de Constantinople Bartholomée a inauguré l'église St. Georges de Bor tout juste restaurée. À Konaklı (ancienne Misti), la restauration de l'imposante église St. Basile vient tout juste de débiter (date de l'accord ministériel : 24/03/2014). Bor comme Konaklı sont deux localités situées bien loin du cœur touristique de la Cappadoce, respectivement à plus de 100 et 60 km du site de Göreme. Dans les deux cas, il serait donc difficile de parler d'un potentiel tourisme périphérique qui pourrait intéresser les cars de touristes. Konaklı, en particulier, est loin des routes principales et l'église, isolée en périphérie du village, surplombe un terrain accidenté, une cité souterraine dont l'étage supérieure a fait surface et sert de dépôt de pomme de terre. La restauration en cours a donc peu de chance d'attirer un tourisme massif. À l'opposé, l'église du 19^e siècle de la localité de Kaymaklı se trouve à quelques centaines de mètres de l'entrée de la très fréquentée cité souterraine (comme l'église St. Théodore Trion de Derinkuyu) mais ne fait l'objet d'aucun projet de mise en valeur et sert actuellement de dépôt de matériel en tout genre. Il est donc difficile de voir, à travers ces différents exemples, une volonté générale d'intégrer le patrimoine chrétien ottoman aux activités touristiques de Cappadoce. Plusieurs églises du 19^e siècle sont certes restaurées, mais leur intégration aux activités touristiques n'est pas pensée.
- 40 Faut-il y voir une patrimonialisation sans volonté de mise en tourisme ? Il faut admettre qu'une vision régionalisée de la « grande Cappadoce » est sans doute peu réaliste puisque cette dernière est divisée entre les départements [il] de Kayseri, Nevşehir, Niğde et Aksaray. Il est donc sans doute utopique d'imaginer une quelconque projection coordonnée entre ces différentes entités administratives. En revanche, à l'échelle départementale, on peut voir poindre différentes stratégies de fabrique du patrimoine. D'une part, le département de Nevşehir qui comprend en son sein le noyau touristique de la Cappadoce continue sur la lancée byzantine en concentrant les activités touristiques autour de ses sites phares (Göreme, Ürgüp, Zelve, Çavuşin...) célébrés pour leur patrimoine naturel et byzantin et limite la mise en tourisme de sites ottomans à quelques

sites que nous avons présentés plus haut comme « patrimoine périphérique » (exemple de Mustafapaşa). D'autre part, les départements d'Aksaray et de Niğde qui ont peu ou prou profité de l'essor touristique du noyau cappadocien, commencent à déployer de nouvelles stratégies mettant en avant le patrimoine ottoman et, entre autres, chrétien. Güzelyurt (dans le département d'Aksaray) en est un des premiers exemples tandis que ces dernières années le nombre de restaurations d'églises du 19^e siècle s'intensifie dans le département de Niğde (Bor, Konaklı, Fertek...) et laisse entrevoir une volonté d'attirer les activités touristiques vers un nouvel espace, un espace longtemps resté dans l'ombre du département de Nevşehir, qui s'accapare l'étiquette cappadocienne. Plutôt que de créer une concurrence directe sur le plan byzantin, les espaces de Niğde et d'Aksaray diversifient les offres et jouent la nouvelle carte du tourisme mémoriel, en tentant de proposer une autre Cappadoce. Si du côté de Nevşehir, la patrimonialisation de quelques sites chrétiens de l'époque ottomane a été le résultat de la mise en tourisme massive de la région, dans les départements de Niğde et d'Aksaray, au contraire, les stratégies actuelles montrent une volonté de patrimonialisation des monuments du 19^e siècle précédant une possible (et espérée) mise en tourisme.

- 41 L'architecture religieuse suscite donc un regain d'intérêt et les restaurations d'églises sont effectuées par des entreprises spécialisées, mais force est de constater que l'architecture civile est quant à elle beaucoup plus susceptible de faire l'objet de destructions ou, tout au mieux, de restaurations approximatives et de réhabilitations (en hôtel, restaurant, villégiatures, salle d'exposition...) souvent discutables, prenant rarement en compte l'avis des spécialistes du patrimoine, malgré des procédures administratives longues et lourdes. Les politiques de patrimonialisation se concentrent sur la fabrique d'un patrimoine monumental composé d'édifices symboliques et n'atteignent donc que rarement les anciens quartiers *rums* des villes et villages de la région. Cette remarque ne s'applique pas qu'à la Cappadoce, elle correspond à une politique patrimoniale menée en Turquie, décrite par Stéphane Yerasimos, dans le contexte stambouliote, comme une destruction du tissu urbain au nom des monuments (Yerasimos 2005 : 52 ou, en version française, Yerasimos 2014). Ainsi plutôt qu'une patrimonialisation, on assiste à une « monumentalisation » de quelques édifices devenant les symboles du passé tandis que le reste du tissu urbain ancien ne suscite souvent aucune volonté de préservation, tombe en ruine, ou est purement et simplement démolis au nom de la modernisation et de la transformation urbaine. Dans le cas de l'architecture civile, les maisons aujourd'hui encore habitées peuvent être réhabilitées avec des aides publiques, mais bon nombre d'entre elles sont aujourd'hui inhabitées, jugées trop anciennes et pas assez modernes. Dès lors, ce patrimoine civil laissé à l'abandon est petit à petit détruit pour être remplacé par des immeubles plus confortables.



Figure 8, Vues satellites de la forteresse et des vieux quartiers de Nevşehir en 2004 et en 2014
Google Earth

- 42 Dans la ville de Nevşehir, au nom de la transformation urbaine [*kentsel dönüşüm*], l'ancien quartier *rum* rebaptisé *Cumhuriyet Mahallesi* sous la République – et plus largement l'ensemble des vieux quartiers s'étendant sur les flancs de la colline surplombée par le fort de la ville – fait l'objet d'un projet de transformation urbaine débuté en 2009. Du quartier, il ne reste aujourd'hui que quelques rares maisons et leurs habitants téméraires qui ont refusé de s'installer dans les logements proposés par la mairie dans une nouvelle « cité » en périphérie de la ville (Eren 24/08/2014), ainsi que l'église de l'Assomption (1848) et quelques petites mosquées construites dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Tout le reste (plus de 2400 édifices) a été récemment rasé pour faire place à un projet d'immeubles modernes, « comme à Istanbul » (Korucu 05/07/2013) et destinés à une population plus aisée (Eren 2014). Le projet a cependant été stoppé suite aux plaintes d'associations de protection du patrimoine et de résidents et l'église est, pour le moment, épargnée, mais son avenir reste compromis. Ouverte à tous les vents, les chasseurs de trésors ont creusé au pied des colonnes à la recherche de quelques trésors improbables et les voleurs (ou vandales) ont récemment découpé les tirants de fer qui permettaient le maintien de la coupole, rendant l'édifice instable (*Avanos Gazetesi* 02/09/2014). Et pourtant l'église a aussi sa place dans l'histoire républicaine. L'Ancienne prison [*Eski cezaevi*] comme ont l'habitude de la nommer les habitants du quartier a été transformée en prison de 1953 à 1983. En 1961, Yılmaz Güney y est incarcéré pendant un an. De cette année passée dans "l'église-prison", il dira qu'elle fut "son école primaire" [*Benim ilkokulumdur*] et s'en inspirera pour écrire son premier roman, *Boynu Bükük Öldüler*, publié en 1971. Deux ans plus tard, le lieu est rendu célèbre par le réalisateur Nejat Saydam qui y tourne le film *Mahpus* (1973), mettant en scène Türkan Şoray dans le rôle d'une jeune femme incarcérée pour meurtres (Korucu 05/07/2013). Aujourd'hui le monument garde les traces de ce passé carcéral : l'obscurité créée par les murs construits pour séparer les dortoirs, les

numéros surplombant les portes ou encore les textes écrits sur les murs par les prisonniers. En 1996, l'église-prison était confiée à la municipalité et un projet de restauration fut proposé en 2003 mais sans jamais être soumis à la direction régionale de la protection du patrimoine. La question de la patrimonialisation de l'église du *Cumhuriyet Mahallesi* est donc ancienne mais elle s'est faite plus pressante avec l'apparition du projet de transformation urbaine. En juin 2013, le *muhtar* et les résidants ont une fois encore attiré l'attention sur la dégradation progressive du monument et sur la nécessité de sa restauration pour redynamiser l'économie du quartier mais pour le moment, aucun plan de sauvegarde n'est en vue et on craint plutôt une reprise du projet de transformation urbaine (İşçen 2010). Plusieurs appels et pétitions ont été lancés par des associations locales de protection du patrimoine au cours de l'année 2014 offrant à l'église un sursis mais les maisons qui l'entouraient n'ont pas eu cette chance, preuve que la monumentalisation est la seule conception du patrimoine qui semble pouvoir faire face à une volonté de modernisation à tout prix.

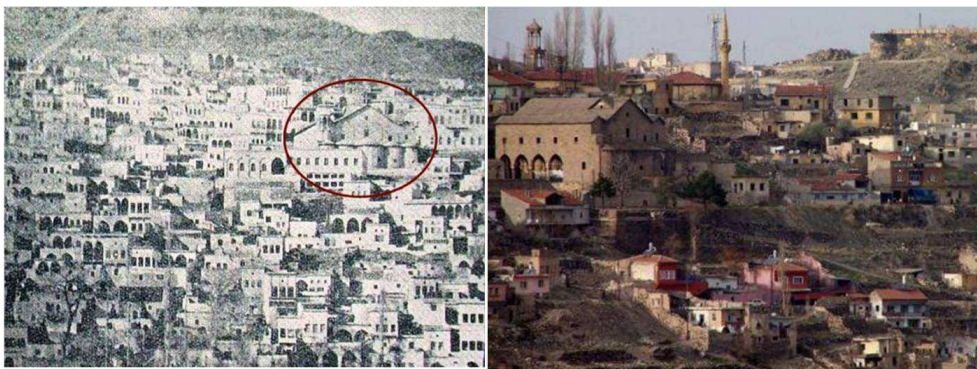


Figure 9. Église de l'Assomption à l'époque du quartier *rum* et aujourd'hui dans le Cumhuriyet Mahallesi

Carte postale "19. Yy Nevşehir" et photographie du journal local de Nevşehir, *Fib Haber*, "Sözün Bittiği Yerdeyiz...", 05/12/ 2012

Conclusion

- 43 Bien que son avenir patrimonial semble compromis, l'ancien quartier *rum* de Nevşehir présente une patrimonialisation d'un nouveau genre en Turquie : une réappropriation des sites et monuments anciens par les résidents et les associations locales. Cette réappropriation possédant un caractère local et populaire a vu le jour, ou du moins, s'est faite plus visible, au cours des années 2000 et ne concerne certainement pas l'ensemble de l'opinion publique. Elle montre cependant qu'une partie des habitants de la région a pris conscience de la nécessité de protéger le patrimoine chrétien ottoman au même titre que les monuments byzantins. Les volontés sont localisées, se limitant à un quartier ou à un village comme à Nevşehir, à Mustafapaşa, à Güzelyurt ou dans quelques villages de Niğde ; elles ne dégagent pour le moment aucune vision d'ensemble. Récentes, elles ont vu le jour avec la formation de mémoires collectives de l'échange. Les familles turques installées en Cappadoce depuis 1923 mais aussi celles qui ont connu la vie locale avant le départ des *Rums* se réapproprient désormais plus ouvertement l'histoire de la région. D'une *désappropriation* forcée en 1923, le patrimoine local a été témoin d'une *appropriation* du territoire par les nouveaux arrivants qui ont construit leur propre histoire locale avant de se *réapproprier* le passé d'une région qui n'a pas connu leurs ancêtres et que leurs

ancêtres n'ont pas connu mais dont ils se considèrent les garants en raison de leurs « parcours d'échangés » (Guilland 2011). Le caractère ultra-local et familial de cette réappropriation du passé proche et de ses vestiges incite peut-être ici à parler d'héritage plutôt que de patrimoine. Les habitants ont commencé à réaliser la valeur historique et affective des édifices chrétiens situés au bout de leur rue. Les appels au secours de résidents auprès des institutions gouvernementales ou internationales en charge des questions de patrimoine se multiplient pour sauver une église, un quartier, une ancienne école ou une fontaine tombant en ruine mais les institutions (à l'échelle nationale comme aux échelles plus locales) sont peu réactives, les subventions existantes mais limitées, les résidents souvent seuls devant un patrimoine qui reste à fabriquer et qui disparaît un peu plus chaque jour.

- 44 Le patrimoine chrétien ottoman et son histoire ont été considérés pendant longtemps comme un obstacle à l'intégration des nouvelles populations installées à la place des chrétiens, mais aussi comme le témoin de la présence chrétienne dans la région jusqu'au début du 20^e siècle, une présence que la République de Turquie a préféré oublier. L'historiographie turque s'intéresse peu à l'histoire byzantine de son territoire présent. Le passé chrétien médiéval de l'Anatolie a longtemps été simplement décrit comme une parenthèse synonyme de décadence avant l'arrivée et l'installation « libératrice » des Turcs. Mais cette même historiographie s'est intéressée bien moins encore à l'histoire des non-musulmans d'Anatolie de l'époque turco-ottomane. Il suffit de lire quelques ouvrages grands publics sur la Cappadoce pour se rendre compte qu'un touriste lambda visitant la région repart sans doute en pensant que l'histoire des populations chrétiennes de la région s'arrête avec la fin de l'Empire byzantin ! Le patrimoine chrétien de dernières générations de *Rums* ayant habité la région a été totalement évincé des guides et des circuits touristiques, de même que l'histoire de ces chrétiens du 19^e siècle, expulsés en 1923 (et avec elle celle des musulmans arrivés de Grèce) n'a pas eu sa place dans la construction du discours national des premières décennies de la République de Turquie. Si l'engouement pour les monuments et sites anciens troglodytes et souterrains, plus intrigants et attirants, peut avoir freiné la patrimonialisation des sites plus récents et d'allure plus conventionnelle, il n'en reste pas moins qu'avec le tabou de l'échange de population, le patrimoine chrétien ottoman a été volontairement oublié.
- 45 Ce qui différencie ce patrimoine chrétien ottoman du patrimoine byzantin, c'est sa proximité historique. Les monuments récents rappellent un passé chrétien, c'est-à-dire non national, pas si lointain. Alors que les monuments byzantins ont été assimilés à des vestiges d'un empire passé et révolu, sans lien direct avec le présent, ceux du 19^e siècle témoignent d'un passé bien plus proche, vécu par une génération encore en vie, tant du côté des *Rums* qui ont quitté la Cappadoce que des musulmans de Grèce et des Balkans qui s'y sont installés. C'est en raison de cette proximité chronologique et par ce qu'elle sous-entend qu'il est possible d'expliquer l'oubli volontaire dont les monuments chrétiens ottomans ont fait l'objet. L'appellation « post-byzantin » pour parler des monuments chrétiens construits à l'époque ottomane, y compris au 19^e siècle, témoigne du malaise qui existe autour de l'histoire chrétienne de l'Anatolie ottomane. En parlant de monuments *post-byzantins*, une distance nominale – remplaçant la distance chronologique – est mise entre l'histoire de ce patrimoine et la société turque contemporaine.
- 46 La proximité chronologique de l'échange a été un obstacle à l'intégration de ces sites dans un patrimoine national trop enclin à corroborer la réécriture de l'histoire nationale. En revanche, elle a ouvert la voie à une réappropriation individuelle et familiale rendue

possible par la formation d'une mémoire collective de l'échange transmise le plus souvent des grands-parents aux petits-enfants.¹⁶ Depuis le début des années 2000, la patrimonialisation de ces sites et monuments chrétiens du 19^e siècle a été suscitée par un élan de recherche identitaire double : d'un côté les visiteurs grecs venus retrouver les racines de leur famille et de l'autre les habitants turcs originaires de Grèce qui s'approprient le patrimoine de ceux qu'ils appellent « leurs frères de destinée ». Cet élan est visible au-delà des limites de la Cappadoce. À Bodrum, par exemple, la municipalité a proposé de reconstruire l'église orthodoxe St. Nicholas (construite en 1780 et détruite en 1969) (Agos 15/04/2013). Près de Fethiye, le village-musée de Kayaköy attire de plus en plus de visiteurs et est devenu un des principaux symboles de l'échange de population. L'histoire de l'échange et de la présence *rum* en Anatolie ottomane est désormais devenue un atout pour la diversification des activités touristiques. Dès lors, deux logiques apparaissent. D'un côté la mise en tourisme déjà active autour d'autres sites facilite l'accès à la patrimonialisation des vestiges de la présence chrétienne pré-1923. C'est ce qui transparait à travers les exemples situés dans le département de Nevşehir. De l'autre, la patrimonialisation de monuments chrétiens ottomans vise à déployer les activités touristiques dans des espaces encore peu connus des touristes nationaux et internationaux. C'est vers cette seconde stratégie que se tournent aujourd'hui les départements de Niğde et d'Aksaray.

- 47 L'intérêt économique du tourisme religieux et mémoriel incite désormais à élargir les activités vers ce patrimoine jusqu'alors oublié, la société turque a encore du mal à accepter la plurireligiosité et la vie entremêlée que connaissaient chrétiens et musulmans dans les zones rurales comme la Cappadoce. Dans ce contexte, il ne faut pas tracer un tableau trop angélique des évolutions présentes. Nombreux sont les habitants de la région à refuser les réalités du passé. Qui plus est, la fabrique du patrimoine chrétien ottoman n'est pas seulement le résultat d'une prise de conscience d'un passé multiculturel, elle est aussi intéressée. Le développement du tourisme en Cappadoce incite les populations locales à revendiquer la nécessité de préservation d'un patrimoine au potentiel économique non négligeable. En conséquence, plus qu'une véritable patrimonialisation, on assiste à une simple mise en tourisme possédant souvent un caractère artisanal et peu professionnel, en particulier en matière de restauration et de réhabilitation. Néanmoins, cette prise en main par les pouvoirs locaux, les associations et les particuliers permet de maintenir une veille sur des monuments et sites qui, pour le moment, ne sont souvent pas considérés comme des priorités. D'un point de vue national, les sites chrétiens de la fin de l'Empire ottoman ne sont souvent reconnus qu'à demi-mot. L'intégration, commencée depuis peu, de ce patrimoine dans l'héritage culturel national reste aujourd'hui malaisée et problématique et on peut se demander si les projets actuellement en cours ne serviront pas simplement de vitrine face aux attentes d'un tourisme international qui tend à se diversifier.

BIBLIOGRAPHIE

(1863) “Συνεδριακες Ξβ Τη 15 Ιουνίου 1863. [Compte-rendu de Réunion du Syllogue littéraire grec de Constantinople, 15 Juin 1863]” *Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος* (1863) : 204-10.

(1863) “Συνεδριακες Ξβ Τη 27 Ιουλίου 1863. [Compte-rendu de Réunion du Syllogue littéraire grec de Constantinople, 27 Juillet 1863]” *Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος* (1863).

(1913) *Μικρασιατικόν Ημερολόγιον ο 'Αστήρ* - 1914 [Almanach Mikrasiatikon - 1914], Constantinople, Σύλλογος Νεαπολιτών 'Παπά Γεώργιος'.

Agos (22/01/2013) “Kapadokya'nın en büyük kilisesi kaymakamlığın oldu [La plus grande église de Cappadoce reconverte en sous-préfecture]”, Agos. URL : <http://www.agos.com.tr/haber.php?seo=kapadokyanin-en-buyuk-kilisesi-kaymakamligin-oldu&haberid=4102>.

Agos (15/04/2013) “Bodrum'da kilise görüldü [Une église découverte à Bodrum]”, Agos, URL : <http://www.agos.com.tr/haber.php?seo=bodrumda-kilise-gorundu&haberid=4915>.

Altınay, Ayşegül ; Çetin, Fethiye (2005) *Torunlar* [Les petits-enfants], Istanbul, Metis.

Andreadis, Yorgos (2007) *Pontos'taki Evim* [Ma maison dans le Pont], Istanbul, Belge.

ANKA, (29/09/2010) “Bakanlık ayin için 16 kiliseyi adres gösterdi [Le Ministère a indiqué 16 adresses d'églises pour y célébrer des messes]”, *Milliyet*. URL : <http://www.milliyet.com.tr/bakanlik-ayin-icin-16-kiliseyi-adres-gosterdi/siyaset/siyasetdetay/29.09.2010/1295121/default.htm>.

Apostolopoulos, Yiorgos ; Leivadi, Stella and Yiannakis, Andrew (1996) *The Sociology of Tourism, Theoretical and Empirical investigations*, London, Routledge.

Avanos Gazetesi (02/09/2014) “Emanet Dizisi için Tarihi Kiliseye Zarar verilmiş [Le tournage du feuilleton *Emanet* a causé des dégradations à une église historique]”, *Avanos Gazetesi*. URL : <http://www.avanosgazetesi.com/kapadokya-nevsehir-haber/nevsehir-kapadokya/14149-emanet-dizisi-icin-tarihi-kiliseye-zarar-verilmis.html>.

Balta, Evangelia (2009) *Sinasos. Mübadeleden önce bir Kapadokya Kasabası* [Sinassos. Une petite ville de Cappadoce avant l'échange]. Istanbul, Bir Zamanlar Yayıncılık.

Balta, Evangelia (2010) *Prokopi, Ürgüp*. Istanbul, Bir zamanlar Yayıncılık.

Bruneau, Michel (2002) « Hellénisme, Hellenismos : nation sans territoire ou idéologie ? », *Géocarrefour* 77/4, p. 319-328. URL : <http://dx.doi.org/10.3406/geoca.2002.6273>

Copeaux, Étienne (1998) *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste (1931-1993)*. Paris, CNRS Éditions.

Eren, Ayşe, (24/08/2014) “Kentsel dönüşüm mü ? yoksulların mülksüzleştirilip şehir dışına itilmesi mi ? [Vous avez dit transformation urbaine ? Faut-il rejeter hors des villes les pauvres après les avoir dépossédé ?]”, *Cumhuriyet*. URL http://www.cumhuriyet.com.tr/haber/surdurulebilir_yasam/109709/Kentsel_donusum_mu_yoksullarin_mulksuzlestirilip_sehir_disina_itilmesi_mi_.html.

Fib Haber (05/12/2012) "Sözün Bittiği Yerdeyiz... [Nous sommes à court de mots]", *Fib Haber* (Journal local de Nevşehir). URL : <http://www.fibhaber.com/nevsehir/sozun-bittigi-yerdeyiz-h-2197.html>.

Fournier, Laurent Sébastien (2010) « Mise en tourisme des produits du terroir, événements festifs et mutations du patrimoine ethnologique en Provence (France) », *Ethnologies* 32/2, p. 103-144
URL : <http://dx.doi.org/10.7202/1006307ar>.

Guilland, Marie-Laure (2011) « Mise en tourisme du patrimoine colombien : désappropriation, appropriation et réappropriation en territoires indigènes », *Études caribéennes* 20. URL : <http://etudescaribeennes.revues.org/5454>.

Güvenç, Sefer (éd.) (2005) *Common Cultural Heritage. Developing Local Awareness Concerning the Architectural Heritage Left from the Exchange of Population in Turkey and in Greece*, Istanbul, Foundation of Lausanne Treaty Emigrants.

Hall, Stuart ([1999] 2008) "Whose heritage? Un-settling 'the heritage', re-imagining the post-nation" in Fairclough, G.; Harrison, G. et al. (eds), *The Heritage Reader*, New York, Routledge, p. 219-28.

Harrison, Rodney (2010) "Multicultural and Minority Heritage" in Benton, Tim (ed.), *Understanding Heritage and Memory*, p. 164-201.

Hayden, Robert M.; Tanyeri-Erdemir, Tuğba and Erdemir, Aykan (2014) "The Iconostasis in the Republican Mosque: Transformed Religious Sites as Artifacts of Intersecting Religioscapes", *International Journal of Middle East Studies* 46, p. 489-512. URL: <http://dx.doi.org/10.1017/S0020743814000567>.

ICOMOS [Conseil International des monuments et des sites] (17/01/1985) *Rapport à l'UNESCO pour l'entrée du site de Göreme dans le patrimoine mondial de l'humanité* URL : http://whc.unesco.org/archive/advisory_body_evaluation/357.pdf.

Idil, Baran ; Özbay, Aslı (2005) "The Settlement We Have Rediscovered via its Conservation Plan (Cappadocia's "Sleeping Beauty" Mustafapaşa)" in Güvenç, Sefer (éd.) *Common Cultural Heritage*, Istanbul, Foundation of Lausanne Treaty Emigrants, p. 69-80.

İşçen, Yavuz (2010) "Nevşehir Rum Mahallesi [Le quartier rum de Nevşehir]", *Cappadocia Peribacası* 8, URL : <http://www.cappadociaexplorer.com/icerik.php?cid=176>.

Kabaoğlu, Cengiz ve Yıldırım, A. Ege (2006) "Kayakapı Projesi ve Ürgüp'te Kentsel Dönüşüm [Le projet Kayakapı et la transformation urbaine à Ürgüp]" in TMMOB Mimarlar Odası Ankara şubesi, *Bulletin* 40, p. 60-65.

Kalas, Veronica (2004) "Early Explorations of Cappadocia and the Monastic Myth", *Byzantine and Modern Greek Studies* 28, p. 101-119. URL: <http://dx.doi.org/10.1179/byz.2004.28.1.101>

Keser-Kayaalp, Elif (à paraître), "Change in the Architectural Heritage of the Suryani in the Tur Abdin: Problems and Approaches", in de Tapia, Aude Aylin et Lamesa, Anaïs (éds.), *Sites et Patrimoines en Turquie*, Dossiers de l'IFEA [Patrimoines au présent].

Korucu, Serdar (05/07/2013) "Nevşehir'in Rum Mirası Kentsel Dönüşüm Kurbanı [Le patrimoine rum de Nevşehir victime la transformation urbaine]", *Agos*. URL : <http://www.agos.com.tr/nevsehirin-rum-mirasi-kentsel-donusum-kurbani-5317.html>.

Lucas, Paul (1714) *Voyage Du Sieur Paul Lucas Fait Par Ordre Du Roi Dans La Grèce, L'asie Mineure, La Macédoine Et L'Afrique*. III vols. Tome I contenant la description de la Natolie, de la Caramanie et de la Macedoine, Paris.

Ministère de la Culture et du Tourisme de Turquie (2010) *Rapport annuel de la direction générale des biens culturels et des musées*.

Montmayeur, Lisa (2013) « Migrations et mémoires croisées des réfugiés de l'Échange de population de 1923 entre la Grèce et la Turquie : l'exemple de Güzeyurt et Nea Karvali », in Rollan, Françoise (éd.), *Quand la violence déplace : mémoires et migrations forcées depuis et vers la Turquie*, Bordeaux, MSHA, p. 71-89.

Mordtmann, Andreas David (1861) „Die Troglodyten von Kappadokien. [Les troglodytes de Cappadoce]” *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Philologische und Historische Klasse II* p.11-28.

Öcal, Seyfali (2000) *Kapadokya'yı Ziyaret Eden Fransızca Konuşan (Francophone) Avrupa ülkeleri Turistlerinin Tatminini ölçmeye Yönelik Bir Araştırma* [Recherche visant à mesurer la satisfaction des touristes francophones des pays d'Europe qui visitent la Cappadoce], Ankara, Gazi Üniversitesi.

Papailias, Penelope (2001) *Genres of recollection: history, testimony and archive in contemporary Greece*. New York, Palgrave.

Pekak, Sacit (2009) “Mustafapaşa (Sinassos), Konstantin Ve Helena Kilisesi, Kilise I, Kilise II, Kilise III, Kilise IV [L'église de Constantin et Hélène, les églises I, II, III et IV à Mustafapaşa (Sinassos)]”, *Hacettepe Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Dergisi* 26/1, p. 163-86.

Pérouse, Jean-François (2011) « Du régime unique national de production patrimoniale au régime néo-libéral, conservateur et partiellement “pluriel” : la Turquie à l'épreuve de la transition patrimoniale », papier présenté lors de la journée d'études « *La gouvernance dans les politiques et pratiques patrimoniales* », dans le cadre du cycle de rencontres « Acteurs et conflits de mémoire autour du patrimoine urbain », Juin 2011, MSH-Paris Nord, URL: <http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/450/files/2011/08/resume-Perouse1.pdf>.

Popescu, Carmen (2005) « Un patrimoine de l'identité : l'architecture à l'écoute des nationalismes », *Études balkaniques* 12, p. 135-171. URL : <http://etudesbalkaniques.revues.org/102>.

Sterrett, J.R. Sitlington (1900) “Troglodyte dwellings in Cappadocia.” *The Century*, p. 677-87. URL: <http://www.unz.org/Pub/Century-1900sep-00677>.

TRT Türk Online Archive (25/06/2013) “Kapadokya’da yeni açık hava müzesi açılıyor [Ouverture d'un nouveau musée en plein air en Cappadoce]”, *TRT Türk Online Archive*, URL : <http://www.trtturk.com.tr/haber/kapadokyaya-yeni-acik-hava-muzesi.html>.

TÜRSAB [Association des Agences de voyage turques] (2013), *Dünden bugüne Seyahat Acentaları* [Les agences de voyage d'hier à aujourd'hui]. URL : http://www.tursab.org.tr/tr/seyahat-acentalari/dunden-bugune-seyahat-acentalari_501.html.

Urry, John (2002), *The Tourist Gaze (Second Edition)*, London, Sage.

West, Susie and Ansell, Jacqueline (2010) “A history of heritage” in West, Susie (ed.), *Understanding Heritage in Practice*, Manchester, Manchester University Press, p. 7-46.

Yerasimos, Stéphane (2005), “Tanzimat’tan Günümüze Türkiye’de Kültürel Mirası Koruma Söylemi [Le discours sur la protection du patrimoine en Turquie des *Tanzimat* à nos jours]”, *İstanbul*, 54, p. 41-55.

Yerasimos, Stéphane (2014), « Le discours sur la protection du patrimoine en Turquie des *Tanzimat* à nos jours » traduit par Jean-François Pérouse, *Heritage Production in Turkey. Actors, Issues, and Scales - Part I. Producing an Official Heritage in a Time of "Neo-Ottomanism": Critical Approaches*. *European Journal of Turkish Studies* 19. URL : <http://ejts.revues.org/5090>.

Yıldırım, Yakup (2006) *Avanos Kenti* [La ville d'Avanos], Erzurum, Atatürk Üniversitesi.

NOTES

1. On appelle ici « minorités historiques » par opposition aux « minorités actuelles » les populations non-musulmanes ayant vécu en Anatolie jusqu'au début du 20^e siècle et dont il ne reste aujourd'hui, localement, aucun représentant (dans le cas de la Cappadoce, majoritairement les *Rums* mais aussi les Arméniens).
2. Sur les monuments syriaques du Tur Abdin, voir Keser-Kayaalp (à paraître).
3. Pour les sources antiques et médiévales, par exemple Diodore de Sicile (1^{er} siècle av. J.C.), *Bibliothèque historique* (III.15-19); Vitruve (1^{er} s. av. J.C.), *De Architectura* (I. 1,1); Ibn Hawqal (10^e s.), *Configuration de la terre* (*Kitab surat al-ard*) §190. Merci à Anaïs Lamesa pour son aide et ses conseils concernant les sources antiques et médiévales et la notion de « troglodyte ».
4. BCA [*Başbakanlık Cumhuriyet Arşivleri*], Bakanlar Kurulu Kararları. La première décision date de 1957 et la plus récente de 1969. Chaque décision concerne un site (quartier ou village) différent et demande le relogement des familles ou propose une aide financière pour la construction de nouvelles habitations en dehors de la zone sinistrée.
5. Le terme *rum* désigne les chrétiens orthodoxes d'Asie Mineure et d'Anatolie, par opposition aux Grecs du continent européen.
6. Hayden parle de *religioscape* pour définir la distribution dans l'espace de marqueurs physiques renforçant l'emprise d'une communauté religieuse sur son territoire. (Hayden *et al.* 2014) Si l'on reprend ce concept, on pourra dire que la communauté *rum* de Cappadoce a, au cours du 19^e siècle, renforcer sa présence locale par le déploiement d'un *religioscape* déjà largement marqué par les monuments byzantins.
7. Ce processus migratoire peut être défini comme un exode rural et montre un grand nombre de similarités avec l'exode rural que connaîtra la République de Turquie à partir des années 1950.
8. On trouve ce qualificatif presque exclusivement dans les travaux d'histoire de l'art ou de littérature lorsqu'il est question de la production artistique et culturelle des communautés *rums* de l'Empire ottoman (voir par exemple les travaux de Sacit Pekak sur les églises post-byzantines de Cappadoce). C'est cependant plus souvent dans les publications de vulgarisation historique que l'usage du terme « post-byzantin » laisse transparaître une volonté de distanciation avec le sujet.
9. Parmi les monuments ottomans, on compte en particulier des mosquées, des fontaines, des hamams, des caravansérails, des ponts, des *türbes*, des maisons et seulement quelques églises et chapelles.
10. Quelques rares exemples d'architecture civile sont répertoriés à Mustafapaşa sans préciser si elles ont été construites par des chrétiens ou des musulmans.
11. Voir par exemple la notice détaillée de la *Cumhuriyet (Yeni) Camii* à Derinkuyu dans l'inventaire des Biens culturels du Ministère de la Culture et du Tourisme. L'ajout de l'adjectif « yeni » [nouvelle] parle de lui-même. (<http://www.kulturportali.gov.tr/turkiye/genel/kulturenvanteri/cumhuriyetyen-cam>, consulté le 15 mai 2014).
12. Les habitants de Derinkuyu n'ont jamais demandé à ce que les fresques soient recouvertes. Ce n'est qu'en 1982 (soit 33 ans après la conversion de l'édifice), à la suite d'une plainte d'un fidèle originaire d'Adana que les fresques chrétiennes furent recouvertes.
13. Les associations d'échangés de Nea-Sinasos ou Nea-Karvala comptent sans doute parmi les plus actives.

14. On trouve cet album chez beaucoup de familles originaires de Sinasos vivant aujourd'hui en Grèce ou à Istanbul. Les photographies ont été récemment rééditées accompagnées de témoignages (Balta 2009).

15. La Commission européenne a par exemple mené un projet intitulé "Turkish-Greek Civic Dialogue Programme". Dans le cadre de ce programme, des associations grecques et turques ont fait un travail de mise en commun des expériences patrimoniales après l'échange (*Developing Local Awareness Concerning the Architectural Heritage Left from the Exchange of Populations in Turkey and in Greece*, 2004-2005). Voir aussi Montmayeur (2013) sur les rapprochements entre villes grecques et turques depuis 1980.

16. Les travaux réalisés sur l'histoire orale de l'échange de population de 1923 montrent en effet qu'en Grèce comme en Turquie, la génération qui avait connu l'échange préféra, et souvent fut contrainte de, cacher ses origines. Par conséquent les membres de cette génération n'ont pas partagé la mémoire de l'échange avec leurs enfants mais ont commencé à en parler bien plus tard, avec leurs petits-enfants. Ces petits-enfants sont ceux qui, aujourd'hui, viennent retrouver leurs origines en Cappadoce ou ailleurs en Turquie. Ce même schéma est visible au sein de la communauté arménienne. Voir par exemple Altınay et Çetin (2005), Andreadis (2007) ou encore les nombreux documentaires réalisés depuis la fin des années 1990.

RÉSUMÉS

L'émergence de la notion de patrimoine ou d'héritage culturel est récente dans la société turque et aujourd'hui encore complexe, liée à une conception particulière du passé et de l'histoire nationale. Depuis la création de la République de Turquie, le passé byzantin des territoires anatoliens a été dissimulé sous l'exaltation d'une nation turque aux origines anatoliennes et/ou sous les racines turco-islamiques de la nation. Cependant, en Cappadoce, c'est précisément ce passé byzantine qui a été mis à l'honneur dès le début du processus de patrimonialisation de la région tandis que le passé ottoman, incluant des monuments chrétiens et musulmans, a été totalement délaissé. Dans cet article, nous allons étudier un paradoxe de la patrimonialisation de l'héritage culturel chrétien en Cappadoce : alors que le patrimoine byzantin est au cœur des attentions, les monuments chrétiens de l'époque ottomane ont été laissés à l'abandon. À travers des études de cas, nous analyserons les évolutions des dernières décennies liées au développement du tourisme religieux et mémoriel, à la réhabilitation de l'histoire récente et en particulier celle de l'échange de population de 1923 durant lequel les chrétiens de Cappadoce ont été expulsés tandis que des populations musulmanes venues de Grèce se sont installées dans la région. Cet événement traumatique, peu discuté en Turquie, semble être à l'origine de la difficulté à accepter le patrimoine chrétien ottoman comme partie intégrante de l'héritage historique et culturel du pays. Cependant, le potentiel économique de ces nouvelles formes de tourisme mène actuellement vers différentes stratégies de mise en tourisme et de fabrique du patrimoine.

The emergence of the notion of cultural heritage is recent in Turkey and still delicate, linked to a particular understanding of the past and of "national history". From the creation of the Republic of Turkey onwards, the Byzantine past of Anatolia territory has been hidden under the elation of modernist traditions and under a national turco-islamic heritage. However, in Cappadocia, it is precisely this Byzantine period which has been honored while Ottoman past passes unnoticed. In

this article we will study the paradox of heritagization of Christian cultural heritage in Cappadocia: Byzantine heritage is at the heart of attentions while that of the Ottoman period is abandoned. Through examples, we will see that last decades show a new evolution through the development of faith and memorial tourism linked to the rehabilitation of the recent history and more especially of the 1923 population exchange during which the remaining Christians of Cappadocia have been expelled. This event, remained taboo until recently, is certainly at the origin of this difficulty of accepting Ottoman Christian monuments as an integral part of the Cultural Heritage in Turkey. However, the economic potential of these new forms of tourism incites the development of different strategies of touristification and heritagization.

INDEX

Mots-clés : Cappadoce, patrimoine chrétien ottoman, échange de population, tourisme religieux et mémoriel

Keywords : Cappadocia, Ottoman Christian Heritage, Population Exchange, Faith and Memorial Tourism.

AUTEUR

AUDE AYLIN DE TAPIA

École des Hautes Études en Sciences Sociales (CETOBAC)

Université Boğaziçi (Atatürk Institute for Modern Turkish History)

aylin.detapia@gmail.com